

ment dans les airs comme une série infinie de clochetons.

Après une heure de repos, nous nous reliâmes tous ensemble avec des cordes comme au col Saint-Théodule, et recommençâmes à monter. Cette troisième phase de l'ascension n'offre pas de périls, elle n'est que très-fatigante. Outre que l'inclinaison est rapide, la raréfaction de l'air incommode beaucoup. Il faut se retourner souvent du côté de la vallée pour respirer plus à l'aise. A trois heures et quelques minutes, nous étions au sommet du col (11,257 pieds), mais avant d'y arriver nous éprouvions une très-vive émotion : des cris perçants de détresse venaient jusqu'à nous ; sans nul doute, ce sont ceux de quelque malheureux égaré dans ces âpres solitudes et tombé dans une crevasse. Une partie de nos guides se détache et court dans la direction des cris ; on conjecture, on s'inquiète ; bref, quelques minutes après, nous étions en face d'un voyageur pâle encore et frissonnant, que son guide soutenait et reconfortait.

C'était M. M..., officier d'état-major français, qui venait d'être subitement enseveli jusqu'à la ceinture dans une crevasse voilée qui avait cédé sous lui. Il s'était heureusement retenu et cramponné aux parois, et avait pu attendre du secours.

Sa plus grande préoccupation dans ce moment critique était de ne pas perdre dans le gouffre le portefeuille renfermant les longs et beaux travaux qu'il venait de faire pour la délimitation de notre nouvelle frontière entre la France et le royaume d'Italie. M. M... était l'un des officiers délégués en 1863 par le ministère de la guerre français pour cette mission de confiance, et depuis quatre mois parcourait tous les jours ces solitudes désolées afin d'accomplir sa tâche. Elle était presque terminée ; une minute faillit lui en faire perdre les fruits. Il ne se serait pas consolé s'il se fût sauvé sans